

L'ARCHE *Editeur*

Les frères PRESNIAKOV

Avant le déluge

Traduit par
Hélène HENRY-SAFIER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Frères Presniakov
AVANT LE DÉLUGE
(Le Canot)
Premier acte

Dans un supermarché. Un homme est debout devant le rayon « chips ». Un employé s'approche en propulsant à coups de pieds une grosse boîte pleine de paquets de chips. A coups de pieds, parce qu'il n'a pas envie de la porter.

L'employé. Vous regardez les chips ?

L'homme. Oui. Je gêne ?

L'employé. Je peux attendre.

L'homme prend un paquet de chips. Il l'examine, le repose, le reprend, le tripote, l'examine encore, puis le repose définitivement sur le rayon et veut s'en aller. L'employé, d'un dernier coup de pied, rapproche la boîte du rayon. Il fait tomber tout ce qu'il contient par terre et le remplace par les chips de sa boîte.

L'homme. Vous n'en avez pas à la crème et aux herbes ?

L'employé. Non.

L'homme. Vous êtes sûr ?

L'employé. Absolument ! Tout le monde en réclame à la crème et aux herbes, mais il n'y en a pas. Au bacon, au fromage, au naturel, oui. J'aime bien les chips saveur chips, elles sont moins chimiques. Vous en voulez ?!

Il tend un paquet à l'homme.

L'homme. Non, merci, j'en ai déjà pris un.

L'employé. Pas des mêmes.

L'homme. Comment ça ? (*Il lit sur le paquet*). « Chips de pommes de terre » (*il examine le paquet que tient l'employé et lit*) « Pommes de terre chips »...

L'employé. Les vôtres n'ont pas de jeu-tirage au sort...elles sont vieilles...

L'homme. Je ne crois pas aux jeux-tirages... Je n'ai pas de chance... Je ne gagne jamais... Les choses, je les obtiens par moi-même !

L'employé. Comment vous vous appelez ?

L'homme. Pour quoi faire ?

L'employé. Comme ça...

L'homme. Voilà du nouveau, donner son nom dans les magasins !

L'employé. De toutes façons, vous allez payer à la caisse avec votre carte de crédit, je n'aurai qu'à leur demander votre nom ! En plus, il y a des caméras de surveillance partout... Je peux vous regarder toute la journée si je veux... J'ai un copain à la surveillance, il me laisse tout voir... comment vous vous appelez, comment vous êtes habillé, ce que vous achetez... Nous savons tout de vous, même si vous êtes juste venu acheter votre lait... Éon...

L'homme. Alors vous saviez déjà ?

L'employé. Allez Éon, prenez, vous ne le regretterez pas !

L'homme. Je vous l'ai déjà dit, je ne crois pas aux tirages... Je ne gagne jamais...

L'employé. Vous ne gagnez pas, alors vous n'y croyez pas ?

L'homme. J'ai toujours tout obtenu par moi-même !

L'employé. Rendez-moi ça !

Il arrache le paquet de chips des mains de Éon, l'examine et le jette par terre.

L'homme. Qu'est-ce que vous faites !

L'employé. Prenez les miennes !

Il tend ses chips à L'homme.

L'homme. (*Il s'écarte*) Je ne veux pas de votre tirage au sort ! Tous ces trucs de pub pour faire vendre...

L'employé. Les vôtres sont périmées !

L'homme. Ah bon ?

L'employé. Allez, prenez ! Dedans, il y a un lot gagnant !

L'homme. Tiens pardi... D'où vous tenez ça ? Elles sont simplement plus chères à cause de ce jeu tirage où personne ne gagne jamais rien !

L'employé. Vous l'avez dit vous-même, vous les avez toujours obtenues tout seul...eh bien c'est gagné ! Ces chips, vous les avez méritées. Écoutez-moi, Éon, ce paquet contient le lot gagnant, un grand yacht de la firme (*il lit l'étiquette*)... « Lays ». Vous embarquerez dessus avec votre famille, tous ceux que vous voudrez, ça ne serait pas mal de prendre aussi des animaux, en couple, bien sûr... Après, il se mettra à pleuvoir, des typhons, vous serez les seuls à survivre, rien ne peut arriver à l'embarcation où vous serez ! Et après, quand l'eau se sera retirée, vous descendrez à terre et vous recommencerez tout depuis le début !

L'homme. Quoi ?

L'employé. Tout ! Tenez, regardez ! (*Il tire des photos de sa poche*). Des photos prises d'un satellite ! Je les ai trouvés sur Internet. Vous voyez, elles sont prises là où le dernier typhon est passé... Aux États-Unis – regardez – un typhon terrible, qu'est ce que vous voyez ?

L'homme. Le chiffre 2...

L'employé. Parfaitement ! C'est le signe, si on n'avait pas déjà compris, que tout recommence une seconde fois. Une page se tourne.

L'homme. Et moi alors, je suis un nouveau Noé ! (*Il rit*) C'est ça votre campagne de pub ? Les affaires vont mal à ce point-là ? Vous avez tellement besoin d'écouler ces chips ?

L'employé. Les chips n'ont rien à voir ! Je pourrais tout présenter autrement, donner plus d'explications, comme on fait dans ces cas-là, mais moi aussi j'ai changé, je suis déjà en phase « deux », et maintenant c'est vous. Et nous n'avons pas tellement de temps ! Les gens, les animaux, il faut que la vie recommence. A zéro ! Nous sommes d'accord ? (*Il tend le paquet de chips à Éon*).

L'homme. Oui, oui... (*Il prend les chips*). D'accord, ne vous en faites pas, je vous les achète, vos chips... mais dites moi seulement pourquoi moi ? Ou vous dites la même chose à tous les clients du magasin ?

L'employé. Vous avez moins péché que les autres... on pourrait même dire que de tous les humains, vous êtes aujourd'hui le plus vertueux...

L'homme. Moi ? Je ne dirais pas ça...

L'employé. C'est que vous ne connaissez pas les autres !

L'homme. Mais tout de même, le numéro de carte bleue, le nom, les achats, ce n'est pas tout...

L'employé. Pas tout...

L'homme. Il reste une chance qu'il existe une part de liberté, vous ne savez peut-être pas tout sur moi...

L'employé. Bien sûr, la liberté existe, allez, passez en caisse...

L'homme. Attendez... J'avais une femme, je l'ai quittée... c'est déjà pas bien de ma part, elle non plus, faut dire, n'était pas... c'était une actrice, au théâtre... ah oui, et après... quoi encore, qu'est-ce que je peux avoir fait après, c'est presque intéressant, ah oui, j'ai une femme, un fils... je leur suis fidèle, et pourtant il y a toujours des femmes qui me tournent autour, elles veulent que je... que nous... parce que leur carrière dépend de moi, toutes elles espèrent que si nous couchons ensemble, je les aiderai, mais en fait, quand j'aide, c'est gratuit, ou bien alors je n'aide carrément pas, ce n'est pas bien... incroyable !

L'employé. Et moi, ce que je trouve incroyable, je vais vous le dire : regardez ! Dans le rayon d'alimentation, à côté des produits, il y a... des livres !

L'homme. Et alors ?

L'employé. Et alors !? Des livres à côté des produits alimentaires !

L'homme. Dans les deux cas, c'est à vendre !

L'employé. Eh bien rendez-vous compte, c'est à vendre ensemble ! On a calculé, figurez-vous, que les livres se vendent très mal seuls ! Il faut les vendre avec autre chose, et l'alimentaire, c'est ce qui

marche le mieux ! Une horreur ! Vraiment, il faut oublier tout ça au plus vite et tout recommencer ! Ce qui va avec les chips, c'est... (*Il fouille dans le rayon, prend un livre et annonce*) Salinger, *L'attrape cœurs* ! Vous le prenez ?

L'homme. Alors, en plus, vous voulez encore me fourguer un livre ?

L'employé. C'est un bon livre, vous ne regretterez pas !

L'homme. Qu'est-ce que j'ai à en faire ? ! Vous voulez que je tue John Lennon ?

L'employé. Qu'est-ce que vous racontez ? !

L'homme. Qu'est-ce que c'est que ça, avec les chips, j'échappe au déluge, et avec ce livre je re-tue John Lennon, elle est belle, votre pub !

L'employé. Ça suffit ! Je vous ai déjà assez donné de temps. Décidez vous-même ! En définitive, la liberté du choix est la plus belle des inventions ! La mienne, et celle de ce supermarché ! Au revoir !

L'employé sort, et au fond du magasin apparaît la silhouette d'un surveillant en uniforme, avec son talkie-walkie. Il dit quelque chose dans son appareil, s'approche de l'homme, l'examine attentivement. L'homme repose les chips à leur place. Le surveillant va vers le rayon, y reprend le paquet et le fourre de force dans la main de L'homme. L'homme replace le livre, mais le surveillant le ramasse et force l'homme à le prendre. L'homme sort du magasin avec les chips et le livre.

Deuxième acte

Une pièce dans un appartement. Étendue sur un divan, une jeune femme feuillette un magazine. Un adolescent s'approche d'elle. Il tient un grand tableau avec des chiffres.

L'adolescent. M'man, t'as une minute ?

La femme. *(sans interrompre sa lecture)* Moui... Qu'est-ce qu'il y a ?

L'adolescent. M'man, comme tu sais, dans huit jours c'est mon anniversaire...

La femme. Il reste une semaine entière !

L'adolescent. Oui, mais j'ai eu une idée...

La femme. Oui, quoi ?

L'adolescent. Pour mon anniversaire nous allons sans doute faire quelque chose...

La femme. Ouiiii... c'est probable...

L'adolescent. Peut-être que j'inviterai des copains...

La femme. Peut-être...

L'adolescent. Tu ne veux pas regarder ? *(Il place le tableau devant elle)*

La femme. Qu'est-ce que c'est ?

L'adolescent. Regarde, j'ai tout calculé... C'est ce que nous allons dépenser pour mon anniversaire.

La femme. Voyons voir ! *(Elle laisse de côté son magazine)*

L'adolescent. Je n'ai compté que la nourriture...

La femme. Oui.

L'adolescent. D'abord des sandwiches. Pour les faire il faut : du saucisson, un kilo, parce qu'en plus de la salade composée, on peut aussi le couper en tranches et le mettre sur la table comme saucisson... Ce qui fait quinze euros. Ensuite, des cornichons marinés...

La femme. Des hongrois ?

L'adolescent. Oui, j'ai calculé pour finir que nous prendrions les hongrois en bocal de verre...

La femme. Oui, c'est les meilleurs...

L'adolescent. Deux bocaux...

La femme. Bon, deux...

L'adolescent. A quatre euros l'un, ça fait huit euros.

La femme. D'accord, huit...

L'adolescent. Du beurre « Lurpark »

La femme. Qu'est-ce que c'est que ce Lurpark ?

L'adolescent. Du beurre danois, salé, ils disent que c'est écolo, parce que ça vient d'une ferme où on n'utilise pas de produits chimiques...

La femme. A-ah !

L'adolescent. Deux plaquettes.

La femme. Est-ce que ce n'est pas beaucoup, deux ?

L'adolescent. Non, leurs plaquettes sont petites, à un euro et demi l'une : beurre, trois euros.

La femme. Bon.

L'adolescent. Du fromage.

La femme. Du fromage...

L'adolescent. Du « Hochland ». C'est aussi de cette ferme où on n'utilise pas de...

La femme. (*Elle lui coupe la parole*) D'accord pour le Khokhland !

L'adolescent. Il est pratique, précoupé, les morceaux sont dans des enveloppes plastique.

La femme. Quelle idée de prétendre que c'est du fromage écolo, si on l'enveloppe dans un truc artificiel...

L'adolescent. Trois boîtes à trois euros, neuf euros. Après, il faut l'assaisonnement : mayonnaise, ketchup, et aussi ne pas oublier le pain : douze euros et demi.

La femme. Bon....

L'adolescent. Après, il faut compter que nous aurons des grillades avec garniture...

La femme. Et alors ?

L'adolescent. Pour la viande, j'ai mis du bœuf, parce que mes copains, la moitié ne mange pas de porc...

La femme. Ah ? Pourquoi ? Le porc est moins cher !

L'adolescent. Pour motifs religieux !

La femme. Ah bon alors... mais avec notre gril, tu sais, personne ne ferait la différence...

L'adolescent. Maman !

La femme. Bon, bon, continue !

L'adolescent. Donc du bœuf. De chez le producteur, tu vois le prix... Garniture, du riz. Total, quarante-six euros.

La femme. Quel poids de bœuf ?

L'adolescent. Un kilo !

La femme. Bon, d'accord...

L'adolescent. Une salade de crudités, tomates, concombres, poivrons : vingt-quatre euros. Après, il y a les boissons.

La femme. Qu'est-ce que vous allez boire ?

L'adolescent. Du vin. Si on prend du vin de l'année, du français, six bouteilles...

La femme. Ça n'est pas beaucoup ?

L'adolescent. Non, en fait, c'est même un peu pas assez, ça ira pour nous, mais j'ai pensé que si mes copains venaient, je prendrais aussi du whisky.

La femme. Minute ! – Qu'est ce que vous voulez, vous saouler ou passer un moment ensemble ? Ou est-ce que c'est moi qui ne comprends absolument plus pourquoi les gens se voient ! ?

L'adolescent. Six bouteilles de vin... douze euros la bouteille.

La femme. Douze !

L'adolescent. Total soixante-douze euros.

La femme. Non, là il faut trouver autre chose... un truc plus fort, peut-être, mais moins cher, tiens, du rhum, par exemple ! La mer, les pirates, ça ne te dit rien ? Le rhum, c'est romantique ! Tes copains, ils boivent du rhum, ils jouent à l'abordage ?

L'adolescent. Mais Maman, mes copains et moi, il y a longtemps qu'on ne joue plus. On est en terminale ! Des pirates ! ?

La femme. Bon d'accord, ne te fâche pas, je demandais juste.

L'adolescent. Et la somme de mes dépenses d'anniversaire s'élève en tout à cent soixante-cinq euros et demi.

La femme. Oui, c'est juste, c'est bien ça.

L'adolescent. J'ai une autre solution. Je le dis tout de suite, plus économique.

La femme. Ah oui ? Voyons voir...

L'adolescent. J'ai un copain, son père est ambassadeur, ils rentrent juste de Bolivie. Il a rapporté de là-bas des feuilles de coca, tu te figures.

La femme. Non, je ne me figure pas... c'est quoi les feuilles de coca, pas la moindre idée.

L'adolescent. Ce sont des feuilles qu'on peut mâcher, et alors on ne sent absolument plus la faim, on n'a pas sommeil, aucune fatigue, on peut danser la nuit entière : les Incas les mâchaient il y a mille ans !

La femme. Et pour quoi faire ?

L'adolescent. Pour ne rien sentir... Le top, c'est qu'un kilo de ces feuilles ne coûte que trois euros ! Nous aurons bien assez de quatre kilos pour nous tous, et pour finir on peut avoir mon anniversaire à seulement douze euros !

La femme. Mais ça ne serait pas de la drogue ?

L'adolescent. Ce sont des feuilles. Bien sûr, on peut en extraire de l'hydrochloride de cocaïne, mais ce sera déjà beaucoup plus compliqué, dans ce cas il faut mieux se contenter d'acheter des cornichons hongrois !

La femme. Écoute, jamais ton père et moi ne t'achèterons rien pour sniffer ou s'injecter, pas la peine d'en parler.

L'adolescent. Maman ! Mais ça n'a rien à voir ! Nous allons mâcher ! La Bolivie est un pays absolument écologique ! Cent

soixante-cinq euros et demi contre DOUZE ? ! Ça fait pas photo !
Pour le même effet !

La femme. Je ne sais pas trop... Jamais je n'ai rien vu, ni rien lu sur ces feuilles...

L'adolescent. Évidemment ! Tu t'imagines que le pouvoir va leur faire de la pub ? Si on se mettait à mâcher les feuilles, qui irait acheter ensuite la viande, le beurre,

La femme et l'adolescent, (en chœur) Les cornichons hongrois !

L'adolescent. Ça serait la ruine de corporations entières, le système tout entier serait à genoux...

La femme. Oui, c'est vrai, il y a des jours où on est à sec, ou bien on a envie de maigrir... je ne serais pas contre l'idée de mâcher...

L'adolescent. Tu vois !

La femme. Mais tout de même, je ne sais pas... On va demander à ton père, et s'il est d'accord...

L'homme entre dans la pièce avec le paquet de chips.

L'adolescent. P'pa ! Écoute... (*Il tourne vers lui le tableau*).
Regarde, c'est les dépenses pour mon anniversaire. Je n'ai encore compté que la nourriture...

L'homme. Combien ?

L'adolescent. Douze euros !

L'homme compte la somme dans son porte-monnaie et la tend à l'adolescent.

L'adolescent. Merci.

Il sort.

L'homme. (*Il s'assied et tâte le paquet de chips*) C'est du délire !

La femme. Tu veux parler de quoi ?

L'homme. Rien... rien de spécial... Et toi alors ?

La femme. Quoi moi ?

L'homme. Comment ça va, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

La femme. J'ai traîné ! Je me suis acheté un gros magazine et je le lis !

L'homme. Ça c'est quelque chose ! (*Il ouvre le paquet de chips*)
Tu en veux ?

La femme. Oui !

Il tend le paquet à la femme, elle prend des chips et les mange.

La femme. Merci...

L'homme. Tu dis que tu lis ton magazine... D'habitude on dit : feuilleter un magazine, parce qu'il n'y a rien là qui mérite d'être lu ! Tourner les pages, regarder les images... mais lire ! ?

La femme. Non, il y a des choses qu'on peut lire... Bien sûr, pas le niveau d'un livre... Et toi, au fait, c'est quoi ce livre ?

L'homme. Salinger. *L'attrape-cœurs*... Il se vendait avec les chips...

La femme. Mm... Bonnes chips.

L'homme. Oui... Et qu'est-ce que tu as lu ?

La femme. Moi ?

L'homme. Oui, de ce qu'on peut lire...

La femme. Il y avait un article intéressant... sur les odeurs, ils disent que dans la vie c'est ce qu'il y a de plus important ! Nous aimons, nous vivons avec quelqu'un juste parce que son odeur nous plaît !

L'homme. Son odeur ?

La femme. Oui... C'est prouvé scientifiquement ! Ils décrivent même une expérience... On a donné à renifler à un homme douze slips portés par des femmes, puis on lui a demandé de choisir ceux dont l'odeur lui plaisait le plus ; ensuite on l'a mis en présence des femmes qui avaient porté les slips, et on lui a demandé de désigner celle qui lui plaisait le plus physiquement. Il en a montré une, et voilà ce qui est étonnant, il a choisi celle dont l'odeur sur le slip lui avait plu ! Tu te rends compte ?!

L'homme. Oui... mais vois-tu, ces femmes, quand on les a mises en présence de l'homme, elles ont commencé à transpirer... c'est l'émotion... Et elles ont dégagé une odeur... Et lui, il l'a reconnue !

La femme. Tu crois ?

L'homme. Aucun doute ! On fait connaissance, on bavarde, et l'homme sent l'odeur du slip ! Élémentaire !

La femme. Oui, peut-être...

L'homme. C'est tout de même bizarre : pourquoi lui donner à sentir les slips des femmes, si elles étaient devant lui à transpirer ? Les slips, les femmes, même odeur, pourquoi la lui donner à renifler deux fois ?

La femme. Oui, mais en même temps, il les voit !

L'homme. Mais les scientifiques disent bien que c'est l'odeur qui attire, non ?

La femme. Oui...

L'homme. Ce qui signifie que si elles ne transpiraient pas, ces gonzesses, et que l'homme les regarde de loin, l'expérience serait

probante ! Il les voit de loin, il désigne celle qui lui plaît ! Et ensuite seulement on lui donne les slips à renifler ! Alors on voit si les résultats correspondent ! Hein, tu comprends ? D'abord la vue, l'odorat après ! Il me semble que, si c'est l'odeur qui décide, la vue ne sert qu'à nous faire souffrir. Il y en a une qui vous plaît visuellement, et pour l'odeur, c'en est une autre ! Et imagine qu'il y en ait une super-transpirante, elle va masquer toutes les odeurs, et basta ! L'homme va choisir celle qui chlingue, et pas celle qui lui a plu extérieurement !

La femme. Non, mais attends un peu, il ne s'agit pas de la force de l'odeur, mais de ses nuances. La nature, tu comprends, nous vient en aide ! C'est la nature qui décide de notre comportement ! Parce que, quand nous choisissons quelqu'un –, choisir d'après l'odeur je veux dire, ce n'est pas simplement que l'odeur nous plaît, c'est qu'il y a tout un mécanisme naturel qui s'enclenche : l'odeur (*elle lit*) « est le signe de la compatibilité biologique des partenaires et le garant d'une descendance saine » !

L'homme. Ben dis donc ! Et c'est tout ? !

La femme. Mais c'est déjà beaucoup. Nous faisons tout de même partie de la nature, et elle nous aide !

L'homme. Elle nous aide ! Et si c'est une autre qui me plaît, je n'ai pas besoin de la renifler, elle me plaît, voilà tout, je ne me soucie pas alors de la descendance ! Je ne suis tout de même pas une bête à cornes, pour regarder une femme comme si c'était une vache reproductrice qu'il s'agit d'engrosser ! Après, elle crèvera, et ensuite moi, et nous aurons été heureux juste d'avoir bien copulé, et

d'avoir engendré des veaux en bonne santé ! Je veux sentir son âme, moi, et pas sniffer son slip et me décider à l'odeur !

La femme. Eh bien, que tu le veuilles ou non, c'est la vie ! Le fonctionnement naturel ! Démonstré par la science !

L'homme. Mais si je n'y crois pas, moi ?

La femme. Si tu n'y crois pas, c'est parce que dans ce domaine, tu es le dernier des ratés...

L'homme. Allez, ôte ton slip !

La femme. Pour quoi faire ?

L'homme. Fais comme je te dis !

La femme. Qu'est-ce que tu as en tête ?

L'homme. Oh, assez bavardé !

Il se jette sur la femme, commence à fourrager sous sa jupe en essayant de lui ôter son slip. La femme se défend en tricotant des jambes, elle a sur elle plusieurs couches de vêtements, et l'homme a du mal à venir à bout de tout ce fournement.

La femme. Tu as perdu la tête ou quoi ?

L'homme. Laisse-moi seulement faire...

La femme. Mais arrête !

L'homme. Aide-moi ! Comment est-ce que tout ça...

La femme. D'accord, du calme, ne déchire rien surtout ! Laisse que je le fasse moi !

La femme cesse de se défendre, aide l'homme à retirer le collant, puis le slip.

L'homme. *(D'une main, il ôte ses pantalons, tout en tenant serré de l'autre le slip de la femme)* Maintenant je vais le renifler, et toi

pendant ce temps-là (*il ôte son slip à lui et le lance à la femme*), tu renifles le mien... allez-allez...

La femme, voyant l'état d'exaspération où il se trouve, n'ose pas protester.

La femme. B-bon...

L'homme. Dégoûtant ! Dieu merci !

La femme. Ah oui ?

L'homme. (*Il soupire de soulagement*) Beûrk ! Une odeur à vomir !

La femme. Mais non, c'est seulement que je porte des collants, tu comprends, et ça fermente un peu, alors ça sent...

L'homme. Ça fermente, ça transpire, parfait, c'est encore mieux, ça veut dire que c'est ça ta véritable odeur, et moi je la déteste ! Ce qui veut dire que je ne suis pas un animal, la descendance, je m'en moque, je me fiche de ce que nous pouvons engendrer, et si nous engendrerons tout court ! Je ne suis pas un animal !

La femme. C'est bien dommage que tu ne penses pas à ta descendance ! Tu devrais, au moins un peu ! Au fait, ton odeur, à toi, me convient parfaitement, donc tout va bien en ce qui me concerne !

L'homme. Mais oui mais bien entendu ! Toi, tu es dans les normes, tu aimes mon odeur... oui... Seulement, voilà, moi je n'ai pas transpiré dans mon slip ! Je viens juste de le changer, il sent le produit de rinçage parfumé à la rose !

La femme. Ah Ah Ah ! Et tu t'imagines que mon slip a mon odeur ? ! Il sent le collant en lycra, et le même produit de rinçage que toi, avec une formule spéciale : en entrant en contact avec la

sueur, il désintègre ses molécules et intensifie les composés odorants chimiques !

L'homme. Ce qui veut dire que nous ne sentons plus notre propre odeur ?

La femme. *(Elle reprend son slip et lance à l'homme le sien).* Eh non !

L'homme. Et donc tu m'as choisi sur l'odeur de ton produit de rinçage préféré ? Poveretta...

La femme. Ça ne fait rien, je ne me suis pas trompée...

L'homme. Moi non plus !

La femme. Alors tout est parfait ! Mais ne te berce pas d'illusions !... Tu restes un animal, comme moi !... Comme tout le monde... Simplement nous inventons nos règles, nos odeurs, nous remplaçons la sueur par un désintégrateur de sueur, mais rien ne change : les habitudes, les traditions, le travail, la famille, tout cela existe dans les fourmilières comme dans nos troupeaux à nous ! Le système est le même... Et si nos eaux de toilette se correspondent, nous aurons une descendance normale...

Entre le fils.

Le fils. Maman, Papa...À propos de mon anniversaire...

La femme et L'homme. Pas maintenant !

Le fils tourne les talons et s'en va.

L'homme. À présent je comprends tout !

La femme. Qu'est-ce que tu comprends ?

L'homme. Pourquoi je n'arrive pas à vivre avec toi !

La femme. Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu vis avec moi ! Tu as un fils, de quoi te plains-tu, nous avons tout ce qu'il faut ! Pourquoi est-ce qu'il te manque toujours quelque chose, qu'est-ce que tu as, c'est la crise de la quarantaine, tout changer, lâcher tout et tout le monde, tu l'as déjà fait, sauf erreur ?

L'homme. Tu as raison, tu fais partie du troupeau, toute ta vie, tous tes problèmes, c'est un autre monde pour moi, je n'en veux pas, de ce monde, ce n'est pas le mien !

La femme. Qu'est-ce que tu en connais de mes problèmes, tu sais au moins de quoi tu parles ? ! Tu t'es demandé, juste une fois, ce que c'est que ma vie ? !

L'homme. Bon... Oui... D'accord... *(Il tend les chips à sa femme, qui en prend une poignée et les mange)* D'accord... alors c'est quoi tes problèmes, c'est quoi ta vie ?

La femme. J'ai terriblement peur... *(Elle fond en larmes)*

L'homme. De quoi ?

La femme. De me coucher, un soir, et de ne pas me réveiller, et que tout soit fini...

L'homme. C'est de ça que tu as peur ?

La femme. Oui... Et même toi, tu ne pourras rien pour moi...

L'homme. Sotte que tu es... est-ce que ça fait peur, ça, perdre... perdre quoi ? Une longue suite absurde de réveils le matin, de repas le soir et de feuilletages de magazines... est-ce que ça fait peur ? Là-haut, peut-être, c'est plus intéressant ?

La femme. Qu'est-ce que...

L'homme. Peut-être que là-haut il y a de tout autres magazines, bien plus intéressants... et d'ailleurs...

La femme. Tu as perdu l'esprit, là-haut, le plus probable, c'est qu'il n'y a rien...

L'homme. *(Tout bas)* Tu crois ça ? Raconte...

La femme. *(Tout bas)* Quoi, il y a quelque chose ?

L'homme. Bien sûr...

La femme. Quoi ?

L'homme. La possibilité... de tout recommencer depuis le début...

La femme. Rien que ça...

Elle s'envoie dans le gosier une nouvelle portion de chips.

L'homme. Tu sais comment les Égyptiens enterraient leurs morts ?

La femme. N-on-on...

L'homme. Tu devrais. C'est très intéressant. Ils leur enveloppaient la tête dans un tissu qu'ils imbibaient d'une préparation secrète. Et on pouvait les enterrer pour mille ans, la tête ne se décomposerait jamais. Personne, sauf les Égyptiens, n'a su faire ça. Même les scientifiques, aujourd'hui, ne savent pas comment on fait.

La femme. Et le mort, qu'est-ce qu'il a à faire de sa tête ?

L'homme. Pour penser. *(à voix haute)* Ça va peut-être te paraître drôle... Aujourd'hui... *(il rit)* aujourd'hui on m'a proposé... de prendre avec moi tous ceux que je voudrais, de tous les sauver, de me sauver moi... je ne sais pas comment expliquer ça sans que tu me prennes pour un cinglé...

La femme. *(Elle s'étrangle et recrache un objet qu'elle n'a pas pu mâcher)* Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle sort de sa bouche un petit gadget enveloppé dans du plastique.

La femme. Qu'est-ce qu'ils ont fourré là-dedans, on pourrait les attaquer, j'ai lu qu'un type avait gagné une somme énorme, il avait trouvé dans un pot de gelée une bague avec des brillants, et...

L'homme. Le yacht... c'est écrit là : j'ai gagné le yacht !

Troisième acte

Un cabinet. Un grand aquarium avec un boa. Un fonctionnaire derrière son bureau. Devant, un homme âgé. Le fonctionnaire lit un papier, s'interrompt, regarde l'homme attentivement.

Le fonctionnaire. Je ne comprends pas...

L'homme âgé. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

Le fonctionnaire. Le fond de votre requête... Je ne le comprends pas...

L'homme âgé. Comment, mais tout est écrit là...

Le fonctionnaire. Oui, mais je ne comprends quand même pas... ce n'est pas clair !

L'homme âgé. Voyons...

Il prend le papier des mains du fonctionnaire et le parcourt des yeux.

L'homme âgé. Non, tout est très clair... Où est le problème ?

Le fonctionnaire. Le problème, c'est que nous avons des cimetières... pour ce que vous demandez, nous avons des lieux spécialement réservés...

L'homme âgé. Oui, mais c'est expliqué... J'ai devant ma maison un petit jardin...

Le fonctionnaire. Oui...

L'homme âgé. Avec une pelouse...

Le fonctionnaire. Soit...

L'homme âgé. C'est un territoire privé, qui m'appartient...

Le fonctionnaire. Et alors ?

L'homme âgé. Alors quoi ? J'ai acheté cette maison spécialement... quand ma femme mourra, je voudrais l'enterrer devant la maison, pour ne pas avoir à aller loin, prendre le bus... ce sera plus commode, vous comprenez ?

Le fonctionnaire. Non, je ne peux pas vous donner l'autorisation... la municipalité, et, j'espère, pas seulement la nôtre... on vous répondrait partout la même chose, que ce n'est pas permis...

L'homme âgé. Mais c'est ma maison, mon terrain, ma femme... pourquoi non ?

Le fonctionnaire. Parce que pourquoi alors aurions-nous construit tous ces cimetières ? ! Alors tout le monde va se mettre à décider, ce sera comme ça vous plaît, on fera tout chez soi, on ira au travail chez soi, à l'épicerie chez soi, tout le monde va s'équiper chez soi, et l'État ne sera plus aux affaires !

L'homme âgé. C'est du délire ! C'est idiot ! Est-ce qu'on peut penser comme ça, globalement ? ! Quelle catastrophe, si j'enterre ma femme sous mes fenêtres ?

Le fonctionnaire. C'est mon travail, je dois penser globalement... vous n'avez pas idée, mais moi je sais exactement les conséquences !

L'homme âgé. Je poursuivrai, j'irai jusqu'au bout !

Le fonctionnaire lui arrache le papier des mains.

Le fonctionnaire. Comprenez, personne nulle part ne vous donnera ce genre d'autorisation ! Une seule épouse enterrée dans un jardin, et ça peut engendrer des catastrophes ! Et en plus... Votre femme est au courant ? Elle est d'accord ? Vous avez la photocopie de son

passport ? Son autorisation officielle ? Peut-être que ça ne sera pas commode pour vous d'aller la voir où elle sera, mais elle, peut-être qu'elle n'aura pas envie d'être couchée là dans votre jardin, et encore moins si vous vous remariez !

L'homme âgé. Je ne me remarierai pas !

Le fonctionnaire. Qu'est-ce qui nous le garantit ?

L'homme âgé. Une fois, ça m'a suffi !

Le fonctionnaire. Ça ne fait pas une garantie ! Il faut un papier, pas des mots. Où est le papier ? Votre femme, elle est malade ?

L'homme âgé. Elle est en pleine santé !

Le fonctionnaire. Alors pourquoi cette démarche ?

L'homme âgé. Je pense à l'avenir !

On entend dans le coin le plus reculé du cabinet un drôle de bruit, comme si une souris s'était prise dans une souricière, mais n'était pas encore morte et essayait de dégager son cou du clapet de fer.

Le fonctionnaire. Bien, mais supposons que vous partiez pour l'autre monde avant votre femme, à quoi bon alors ce papier... ou bien c'est elle qui vous enterrera dans le jardin ?

L'homme âgé. Pour autant que je sache, ça ne lui est pas passé par la tête !

Le fonctionnaire. Mais vous, si !

L'homme âgé. Moi, oui. Et je préférerais ne pas en discuter avec elle, elle a peur de ces sujets, elle vit au jour le jour sans se poser de questions, et tant qu'il y a de la vie en elle, je ne voudrais pas lui faire de chagrin et parler de choses qu'elle ne veut pas.

Le fonctionnaire. A-ah !!! C'est donc qu'elle ne veut pas ? !

L'homme âgé. Non, elle veut bien, je veux dire, de toutes façons elle se retrouvera un jour ou l'autre couchée dans la terre, mais elle n'a pas envie d'en discuter avant l'heure, si je la connais bien...

Le fonctionnaire. Pour résumer, si vous voulez tout de même demander l'autorisation d'équiper votre jardin de la façon que vous nous avez présentée, soyez, je vous en prie, assez aimable de me fournir, avec votre requête, la copie du passeport de votre femme, son autorisation officielle à être enfouie dans votre jardin, légalisée devant notaire, et vos justificatifs de ressources.

L'homme âgé. Pourquoi faire les justificatifs ?

Le fonctionnaire. Mais... vous êtes venu déposer une requête, maintenant c'est à nous de tout vérifier, si vous êtes en règle avec les impôts, quels sont vos revenus... pour savoir si vous pouvez vous permettre ce luxe, et de façon générale... nous allons vérifier... Vous avez voyagé à l'étranger ?

L'homme âgé. Oui... en Roumanie...

Le fonctionnaire. Ah ! Tiens... avec un visa touristique ?

L'homme âgé. Oui... j'ai mal au dos... ostéochondrose... et là-bas il y a un lac salé... des eaux thermales... je suis allé faire une petite cure...

Le fonctionnaire. Pas possible ? ! Moi aussi j'ai des problèmes de dos, vous ne me diriez pas où il se trouve ce lac ?

L'homme âgé. À Parajd.

Le fonctionnaire. Où ?

L'homme âgé. C'est une petite ville, ça s'appelle Parajd, il y a une mine de sel... les Romains extrayaient le sel il y a mille ans...

Le fonctionnaire. Pas possible ? !

L'homme âgé. Oui... elle est toujours en activité... soixante-dix pour cent du sel extrait en Europe vient de là... Et le lac est juste à côté... un lac salé... c'est très bon pour le dos...

Le fonctionnaire. Et comment avez-vous appris son existence ?

L'homme âgé. Dans une revue... je l'ai lu.

Le fonctionnaire. Ah oui... bien sûr... une revue... de nos jours, voyez-vous, on n'a plus besoin de faire des études, il suffit d'acheter une revue, de brancher la télé, et hop, on sait tout ! Et qu'on peut enterrer sa femme dans le jardin, vous l'avez appris où ?

L'homme âgé. Nulle part... dans ma tête... ça m'est venu...

Le fonctionnaire. Ah, il y a donc encore un espoir...

L'homme âgé. Un espoir de quoi ?

Le fonctionnaire. Que la tête fonctionne... que nous puissions encore inventer quelque chose... fouiller dans notre esprit et trouver... pour le moment, rien de très brillant... mais l'effort de se creuser la tête, c'est déjà bien !

L'homme âgé. C'est bien ?

Le fonctionnaire. Oui... mais sans le consentement de la conjointe... (*Il rend son papier à l'homme âgé*)... même en préalable, on ne prend pas les demandes !

L'homme âgé se lève et sort. Le fonctionnaire quitte son siège, va jusqu'au coin extrême de la pièce, soulève une souricière posée par terre, en sort une souris, la jette dans l'aquarium où se trouve le boa. Éon entre dans la pièce.

Éon. Bonjour...

Le fonctionnaire. Bonjour...

Éon. Je peux ?

Le fonctionnaire. Mais oui, asseyez vous...

L'homme s'assied devant le bureau.

Le fonctionnaire. *(Il se prend la tête à deux mains)* Une seconde... *(Il se lève, va vers un placard où se trouve une bouilloire, met une pincée de quelque chose dans un mug, y verse de l'eau brûlante).* Je vous prie de m'excuser... sans thé, je suis mort... *(Il s'assied, le mug à la main, derrière le bureau).* C'est pour quoi ?

Éon. J'ai besoin d'une autorisation, je voudrais acheter des animaux au zoo, et là-bas on me dit qu'il faut une autorisation spéciale...

Le fonctionnaire. Attendez, attendez... Vous faites partie d'un cirque ? Parce que pour le cirque, c'est un autre service...

Éon. Non, rien à voir.

Le fonctionnaire. Bien. Alors pourquoi aller acheter des animaux au zoo ? Il y a des magasins spécialisés pour ça ! Des petits chiens, des canaris, on y trouve tout...

Éon. Mais pas les animaux dont j'ai besoin...

Le fonctionnaire. Ah bon ? Qu'est-ce qu'il vous faut, des éléphants ? Ou des loups ? Vous voulez vous installer un zoo à vous dans le jardin, celui de la ville est trop loin, il faut aller en bus ?

Éon. Mais non, rien à voir... Simplement, comment vous expliquer... ceux que je prendrai, tous, on les aura ici après...

Le fonctionnaire. Ici ? Ici où ?

Éon. Sur terre... Bien sûr, vous, vous risquez de ne plus être là, mais ceux que je prendrai avec moi, ils survivront, ils vont croître et multiplier...

Le fonctionnaire. Ceux que vous prendrez... Par conséquent, les animaux, pour vous, sont plus importants que les hommes, pourquoi vous ne... ce que je vous dis, c'est une pure hypothèse... pourquoi, par exemple, à moi vous ne me proposez pas de survivre, et aux animaux oui ?

Éon. Parce que les gens survivront de toutes façons, sans vous... Comme gens, il y aura moi, et en plus une femme, je n'ai pas encore décidé laquelle... mais par exemple, il n'y a pas encore de gorille, et on m'a dit au zoo que sans autorisation spéciale ils ne vendent pas de...

Le fonctionnaire. Attendez... un instant... ne dites rien...

Éon. Je vois : plus je vous explique, moins vous comprenez, alors donnez-moi juste une autorisation pour le zoo...

Le fonctionnaire. Toute ma vie j'ai voulu m'occuper de choses sérieuses, imaginez, je suis né dans une famille plus qu'aisée, personne jamais ne m'a forcé à faire quoi que ce soit... si tu veux, disait Papa, tu peux être acteur, je t'achète un petit théâtre, ou bien, si tu veux, fais du tennis en professionnel ! Tu n'auras qu'à brandir la raquette, et pousser un grand cri à chaque frappe : Han!... Han !... Han ! Voilà, rien à penser... Mais moi, je ne peux pas... j'ai besoin de penser... moi, si ma tête ne travaille pas... je suis comme mort, moi... Tout petit, j'avais peur d'être clown plus tard... alors j'ai pensé, la politique, même, pour commencer, au niveau municipal,

ça c'est sérieux... le social, organiser la vie des gens, la contrôler, l'améliorer, oui, c'est de ça que je veux m'occuper ! Mais qu'est-ce que je constate ? ! Hier on a fermé un journal, ils avaient publié des caricatures religieuses, une publication solide, pour adultes, et tout à coup ils déraillent ! Si on veut plaisanter, on publie un récit humoristique, le mari, la femme et l'amant, avec toutes sortes de péripéties, comme au théâtre ! Les théâtres où on joue les pièces comme ça, nous les soutenons, – c'est un programme d'aide gouvernementale, pourquoi inquiéter les gens ? ! Ou bien les enfants, sur les enfants on peut plaisanter, ils ont toujours quelque chose de drôle, de joyeux... Mais pourquoi ces petits dessins sur Dieu ? ! Et même pas sur le nôtre en plus ! Maintenant, après ces dessins, nous n'allons plus pouvoir, vous et moi, descendre dans le midi, tous ces peuples nous en veulent terriblement ! La vie est une chose sérieuse, moi il me semble... je suis quelqu'un de très croyant, et il me semble que dans tout ça... dans toute notre vie il y a une idée, une signification, chacun de nous avons reçu d'en haut quelque chose de... raisonnable... et nous arriverons à le... à le connaître, à condition de ne pas nous disperser...

Éon. Comprenez, moi non plus je ne croyais pas, et voilà que dans les chips, pour de vrai, il y avait un yacht ! Cela signifie que je dispose de très peu de temps, il faut que je le fasse, sans quoi je ne me serais pas adressé à vous, il faut que je réunisse le plus d'animaux possible, avant que la pluie ne commence !

Le fonctionnaire. La pluie ! ? Mais c'est gelé, on est en hiver !

Éon. Aucune importance ! Dès que je mettrai le pied sur le yacht, la pluie se mettra à tomber, et tout le monde sera noyé, et ensuite le monde pourra recommencer depuis le début !

La porte du bureau s'ouvre brusquement, entrent l'homme âgé et une femme en larmes.

Le fonctionnaire. Qu'est-ce qui se passe ?

L'homme âgé. Allez, dis-lui !

La femme. S'il vous plaît, je ne suis pas contre, donnez l'autorisation à mon mari, je suis d'accord pour reposer dans le jardin !

On entend dans le coin le plus reculé du bureau un drôle de bruit, comme si une souris s'était prise dans une souricière, mais n'était pas encore morte et essayait de dégager son cou du clapet de fer.

Quatrième acte

Une pièce obscure. La lumière s'allume. Un homme en manteau est assis à une table. Il a une valise à ses pieds. Visiblement, il est là depuis longtemps, car l'irruption de la lumière lui fait plisser les yeux. A la porte se tient une femme, c'est elle qui a allumé. Elle reste quelques instants à le regarder, puis va vers l'armoire et change de vêtements.

L'homme. Bonjour...

La femme. Hm ? Oui, bonjour... *(Elle continue de se rhabiller).*

L'homme. Comment vas-tu ?

La femme. Quoi ?

L'homme. Comment ça va pour toi ?

La femme. Ça va ? Ça va bien, ça va. Et toi ?

Elle passe dans la cuisine et commence à faire le repas.

L'homme. Moi ? Moi... je suis revenu, voilà... Je t'avais dit dans ma lettre que je revenais aujourd'hui... Il y avait un brouillard terrible, impossible d'atterrir, l'aéroport était fermé... après, on a atterri... on a autorisé l'atterrissage, et on a atterri...

La femme. A-a-a alors ! Oh, le pain, j'ai oublié le pain... il n'y a plus de pain ! Zut et merde ! Je savais, pourtant je savais qu'aujourd'hui il fallait acheter du pain... *(Elle revient dans la pièce et se remet à changer de vêtements)*... il fallait acheter du pain !...

L'homme. Je peux peut-être y aller ?...

La femme. Non, pas la peine, j'ai oublié, il faut que j'y aille, je vais y aller, tu attends ou tu ne seras plus là ?

L'homme. Moi ? J'attends !

La femme. Bon.

L'homme. Je vais attendre... Je... D'ailleurs où est-ce que j'irais... je n'ai nulle part où aller...

La femme. Ah bon ?

L'homme. Alors tu n'as pas compris ? Je suis revenu, revenu à la maison, je t'ai dit dans la lettre que je revenais aujourd'hui... Tu ne l'as pas reçue ?

La femme. Si.

L'homme. Et ça t'étonne ? Je t'expliquais pourtant que...

La femme. Et alors ? Tu expliquais... Mais il y a deux ans, tu as téléphoné en disant que tu prenais l'avion, ça y est, et on ne t'a jamais vu arriver !

L'homme. C'est vrai, je ne suis jamais arrivé.

La femme. Tu vois ! Et maintenant, je dois te croire, quand tu écris quelque chose ?

L'homme. Non, mais attends ! Il y a deux ans c'était un hasard absurde ! Une pure coïncidence, tu comprends ? !

La femme. Tu es resté absent deux ans ! Et si tu es revenu, c'est aussi par un hasard absurde ! Tout ce que tu fais, c'est un hasard absurde ! Ta vie entière est un hasard absurde ! Eh bien, moi, je ne veux pas en faire partie... Je ne veux pas être un hasard absurde de plus...

L'homme. Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? ! Je t'ai écrit, d'ailleurs tu n'as pas répondu, je t'ai écrit, c'était une sorte de mauvaise plaisanterie, je ne savais pas que ça allait tourner comme ça...

La femme. Tu as écrit, moi j'ai lu, et je ne comprends toujours pas : tu rentres à la maison, tu téléphones que tu seras là le soir, et, résultat, tu passes deux ans en prison !

L'homme. Moi non plus je ne pouvais pas m'attendre, c'est eux, tu as vu ce que je t'expliquais ! On en a parlé dans les journaux, sur Internet, à la télé, partout...

La femme. Oui...

L'homme. Tu comprends, je ne pouvais pas savoir que ça allait tourner comme ça ! Tu veux que je te re-raconte ? J'étais en Amérique, j'embarque avec mon cognac, tu ne peux pas savoir le cognac qu'on sert sur ces avions, de la pisse de chat, au mieux, de l'Otard !... moi je prends toujours mon Rémy Martin XO... et voilà cette teigne en uniforme qui s'amène, qui me dit qu'on n'a pas le droit, elle me le prend, moi je lui tombe dessus, elle appelle le chef de cabine, je le cogne, il me cogne, je dis que j'encule leur putain d'avion, et eux, ils ont cru que j'étais sérieux, ils ont mis le cap sur le Canada, là ils m'ont débarqué, ensuite ils m'ont transféré aux States et m'ont collé deux ans... Tu te rends compte, ils ont fait une annonce dans l'avion, comme quoi il y avait un terroriste dans les passagers, qu'il voulait prendre le contrôle des commandes – ça c'était moi, – et j'avais juste dit que j'enculais leur avion et les

passagers si on ne me rendait pas mon cognac... C'est tout à fait autre chose ! Et eux, tu te rends compte ce qu'ils ont compris ? !

La femme. Tu sais en quel temps nous sommes ?

L'homme. Oui, en hiver.

La femme. Mais non, triple idiot, je te demande en quel temps nous vivons ? ! Un temps où plus personne ne comprend la plaisanterie, surtout les Américains ! ! ! Il y a longtemps qu'on ne plaisante plus avec eux, des nations entières ont arrêté de plaisanter avec eux ! Et toi, tu la ramènes avec ton fichu cognac puant ! ! !

L'homme. Quel fichu cognac ! Le Rémy Martin est le meilleur, c'est de là que tout a...

La femme. Et dans un avion en plus ! ! !

L'homme. Oui, mais quand même...

La femme. Quand même ? Quel quand même ? Il n'y a pas de quand même ! Dans les avions, interdit de plaisanter, surtout les avions américains ! Tu as compris maintenant ? !

L'homme. Oui, oui, j'ai compris ! Ne crie pas, j'ai compris ! ! !

La femme. Bon.

L'homme. Ce que je ne comprends toujours pas, c'est cette histoire de terroriste ! Je voulais juste récupérer mon cognac ! Ils ont fait peur à tout le monde avec leur terroriste ! La moitié de l'avion a fait sous lui, le temps qu'on atterrisse au Canada ! Tu vois ça d'ici, des queues dans toutes les toilettes, pour pisser avant que l'autre là-bas ait pris les commandes !

La femme. Rien à faire, on n'arrivera pas à te convaincre ! Tu as fait de la tôle, tu as tout perdu, et pourtant tu n'as encore rien compris, et en plus tu t'imagines que tu as raison ? !

L'homme. Mais il y a de quoi ! On me prend mon cognac, on me met en prison, et on croit que je vais gober ça ? ! Non, pas moi ! Bordel de merde !

La femme. Ça fait peur ! Quelle compréhension peut-il y avoir entre les gens ? ! Chacun de nous porte à l'intérieur un monde qui n'est qu'à lui, un monde qui fait peur, que personne ne comprend ! Et on ne peut punir personne, ni instruire personne, ni sauver, ni aider... Nous n'arrêtons pas de nous entre-expliquer des choses, mais ça ne sert à rien ! Personne n'écoute personne ! Le vide, rien que le vide !... Écoute, peut-être que tu vois encore trouble, mais tout de même, tu me vois ? ! Peut-être que quand même des bribes de mes paroles parviennent jusqu'à toi ? ! (*Elle hurle*) À cause de !!! Ton fichu !!! Cognac !!! Puant !!! Tu as !!! Tout !!! Perdu !!! (*Elle murmure*) Tu comprends ?

L'homme. Tout ?

La femme. Tout.

L'homme. Je sais que j'ai été viré... J'ai fait rater le contrat, j'ai fait de la prison... on m'aurait viré sans ça, même sans prison, on m'aurait viré de toutes façons, parce que j'ai fait rater les pourparlers, le contrat n'a pas été signé, voilà pourquoi j'ai acheté le cognac, je me suis saoulé... mais je ne savais pas que toi aussi, je t'avais perdue...

La femme. Si tu vis avec quelqu'un, comprends-le, tu dois tenir compte de ce quelqu'un, de ce qu'il pense, de ce qu'il fait pour toi : t'attendre, te préparer le dîner, le déjeuner, vouloir un enfant, des conversations pendant les repas, sur le foot, le temps qu'il fait, le travail... Et il compte sur toi, parce qu'il t'a laissé entrer dans sa vie... il a décidé d'exister avec toi... Et toi, tu as tout gâché ! Tu m'as fait du mal ! Ce qui fait que, à part les alcools Baileys et les lave-linge Electrolux, il n'y a rien qui puisse faire qu'on respecte ce monde...

L'homme. Et aussi le cognac...

La femme. Quoi ?

L'homme. Ce monde, on peut aussi le respecter pour le Rémy Martin XO.

La femme. Ah oui ?

L'homme. Parfaitement ! Si on oublie qu'à cause de lui j'ai pris deux ans !

La femme. Tu n'as pas pris deux ans à cause du cognac, mais à cause de ta bêtise... et la bêtise, tu es programmé pour, on voit ça, et le cognac n'y est pour rien... au fait, il n'est pas mauvais du tout, c'est vrai...

L'homme. Tu vois, il y a des choses sur quoi on est d'accord, donc nous pouvons vivre ensemble...

La femme. Alors, tu dois savoir, si tu veux rester, tu dois savoir : un, je me suis fait avorter, l'enfant était de toi, mais je me suis fait avorter, et deux, j'ai eu une histoire avec le voisin du troisième gauche !

L'homme. Le troisième gauche... Le troisième gauche ! Mais c'est un vieux ! Qu'est-ce qui t'a pris ? ! Toi, ce type-là... mais c'est un vieux, à quoi tu penses (*il marche droit sur la femme, lui donne une gifle sur la joue*), mais c'est un vieux, à quoi tu penses (*il la gifle un peu plus fort*)... c'est un vieux, à quoi tu penses, un vi-i-i-eux ! (*Il frappe la femme de toutes ses forces, elle tombe, se relève aussitôt, s'écarte, tourne autour de la table. Il la poursuit*).

La femme. Un vieux !

L'homme. Un vieux !

La femme. Un vieux !

L'homme. Un vieux !

La femme. Un vieux !

L'homme. Un vieux !

La femme. Un vieux !

L'homme. (*Il s'arrête*) Et alors ?

La femme. Exactement. Et alors quoi, si c'est un vieux ? Quelle différence, vieux ou pas vieux...

L'homme. Qu'est-ce qu'il y a eu avec le vieux du troisième gauche ?

La femme. Pratiquement rien, mais tu dois être au courant, puisque tu as le feu au cul à l'idée de revenir, il faut que tu saches... reviens, je t'en prie, mais est-ce que tu vas avoir envie de revenir, c'est la question... Je sais qui tu es, un hasard absurde... et moi... moi j'ai sucé le vieux du troisième gauche...

L'homme. Beûrk, c'est dégoûtant...

La femme. Oui, dégoûtant, mais c'était une question de vie et de mort... J'ai eu pitié du vieux, j'ai compris que sans moi ce soir-là il allait mourir...

L'homme. Ah, pardon, alors pas beûrk ! Alors tu mérites une médaille ! Il étouffait, c'est ça ? Je ne savais pas qu'on fait la respiration artificielle aux hommes par ce côté-là !

La femme. Mais non ! Tout cela est très sérieux, c'est vrai que je l'ai secouru, que j'ai eu pitié et que je l'ai secouru... Oui, ça me dégoûtait... mais je l'ai sauvé... je ne connais même pas son nom... même maintenant... nous étions ensemble dans l'ascenseur, nous avons échangé un signe de tête, comme d'habitude, comme des voisins qui n'ont rien à se dire... Il tenait une lettre à la main, il a commencé à la lire, l'a lâchée et s'est mis à trembler et à pleurer... j'ai ramassé la lettre... je l'ai parcourue rapidement... dedans, on disait que son fils avait été... tué... tué là-bas en... en Irak... le vieux a commencé à crier, c'est quoi cet Irak, où est-ce que ça se trouve... il croyait que son fils était parti là-bas pour aider, pour expliquer comment vivre une vie plus juste... Les militaires là-bas servaient la paix, ils rendaient service à l'Irak, l'aidaient à construire une autre vie, une vie meilleure, et ces Irakiens, des ingrats, se sont fait sauter avec une voiture, une voiture neuve, très chère, juste à côté du fils de ce vieux, et d'autres soldats, qui eux aussi étaient les fils de quelqu'un... je l'ai accompagné chez lui... il pleurait, il est allé prendre une boîte de bonbons, des bonbons suisses, dessus il y avait une image, une carte du monde, le vieux m'a demandé de lui montrer où se trouvait cet

Irak de merde, et j'ai compris qu'il fallait qu'il sente que la vie continuait, qu'elle valait la peine d'être vécue, quoi... et je lui ai fait une pipe... et après je suis partie... et lui... lui je crois qu'il s'en est tiré... je le vois souvent... nous nous faisons un signe de la tête, comme avant... il rapporte de quoi manger... il achète de quoi manger, il est vivant...

L'homme. Heureusement que tu ne m'as pas écrit...

La femme. Oui, en effet, maintenant tu comprends : qu'est-ce que je pouvais t'écrire ? Pour dire quoi ? Oui, toi, tu es... absurde... et moi, je suis comme ça... je suis prête à t'accepter tel que tu es, mais toi, est-ce que tu vas encore vouloir vivre avec moi ? Hein ?

L'homme. Tu as inventé tout ça exprès, pour me dégoûter, pour que je ne puisse plus même te regarder ! Mais je ne te crois pas ! Pas une minute ! Tu racontes des salades et tu crois que je vais mordre à l'hameçon !

La femme. Tu n'as qu'à monter au troisième et demander au vieux si c'est vrai, tu veux qu'on y aille ensemble ?

L'homme. Bof ! Je n'en ai rien à faire, de ce vieux, qu'est-ce qu'il peut me dire, d'autant plus que tu lui as tout soufflé ! C'est toi qui as tout manigancé, tu savais que je revenais aujourd'hui, et tu as tout arrangé pour que je ne puisse pas rester avec toi...

La femme. Mais tu peux rester, je te le répète, tu peux rester ! Seulement il y a deux choses que tu dois digérer – le vieux et l'avortement...

L'homme. Ah, oui, l'avortement aussi ?

La femme. Oui... il me semblait que je ne voulais rien avoir qui vienne de toi, ça me dégoûtait d'avoir un enfant de toi, et je me suis fait avorter !...

L'homme. (*Il se précipite pour battre la femme de toutes ses forces, elle tombe et le regarde*) ce n'était pas seulement ton affaire ! Comment as-tu pu ? ! J'attendais, moi ! Il fallait me demander mon avis, demander la permission !!! Ce n'est pas seulement ton affaire !

La femme. Moi aussi, j'attendais ! Je t'attendais toi, j'attendais l'enfant ! Mais tout à coup tu m'as dégoûtée, tout à coup, tu comprends, dégoûtée !

L'homme. Et là, tu viens de dire que je pouvais rester, alors je ne te dégoûte plus ? Qu'est-ce qui se passe, je ne comprends plus, quand je t'ai laissée, tu étais tout à fait normale, une femme normale, et là tu... en fait...tu...

La femme. Moi c'est moi... et je n'ai jamais été différente, simplement tu voyais en moi ce que tu voulais, et moi, en toi... tandis que maintenant, nous savons quel chaos nous sommes en réalité... alors tu es prêt à prendre le risque et à rester ?

L'homme. Le risque ?... Ça alors ! Je croyais que si les gens vivent ensemble, ce n'est pas parce qu'ils veulent risquer...

La femme. Moi aussi je croyais... mais le fait est qu'on est plus en sécurité tout seul, deux, c'est déjà un risque !

L'homme. Oui... merci... merci de m'avoir expliqué... Bah, quel délire tout ça... dès mon arrivée... j'ai compris tout de suite que quelque chose n'allait pas... Je savais que tu attendais un enfant...

je me préparais à trouver des jouets, un petit lit, je n'avais aucune nouvelle de toi, rien, je faisais des paris, c'est un fils, une fille, je cherchais les jouets par terre... (*il pleure*)... un petit lit... une tétine... je pensais que tu étais fâchée, que c'est pour ça que tu n'écrivais pas, tu étais fâchée... mais pas à ce point, au point de... de tuer l'enfant... je pensais, au pire, elle a changé la serrure, je ne vais pas pouvoir entrer... mais la clé fonctionnait, oui, c'est donc que tu savais que j'allais de toutes façons revenir... tu le savais, tu n'as pas fait changer la serrure... c'est donc que tu m'attendais...

La femme. (*Elle se relève, s'approche de l'homme, l'étreint aux épaules*) Je t'ai attendu... attendu... je t'ai détesté, mais je t'ai attendu... pardonne-moi, si tu veux, tu peux me pardonner et rester, tu peux ne pas pardonner et rester, je sais seulement... en ce qui me concerne... je peux vivre avec toi... je suis prête à vivre avec toi... mais j'ai eu peur pour l'enfant... je l'aimais trop pour lui permettre de vivre... Vivre où ? En ce monde ? Et s'il allait aimer le cognac Rémy Martin XO et devenir un idiot fini comme toi, et qu'ensuite on l'envoie au secours de je ne sais quel Irak et que je reçoive une lettre... une lettre au lieu de fils... qu'est-ce qui m'aiderait à supporter l'idée qu'il n'est plus ?... Qui ? C'est mieux qu'il disparaisse tant qu'il n'a conscience de rien, que moi je ne le connais pas... c'est mieux... je ne peux pas prendre la responsabilité d'une autre vie... il y a trop de gens tout autour qui sont prêts à le faire, voilà pourquoi il y a tant de malheur en ce monde... j'ai peur...

L'homme. Le pain... je devrais peut-être aller chercher le pain...

La femme. Non... pas question... suppose que tu mettes deux ans à aller le chercher, je ne supporterai pas... (*Ils pleurent et ils rient*). J'y vais, et ensuite on dîne, d'accord ?... je me souviens, tu sais... tu aimes tremper ton pain dans de l'huile d'olive... ce matin j'ai pensé au pain, et puis j'ai oublié...

L'homme. Il faut boire du cognac... du bon cognac, il dilate les vaisseaux, le sang circule mieux, il coule à l'aise dans les vaisseaux, il irrigue le cœur, la tête, le cerveau fonctionne bien, on n'oublie rien, on ne confond rien... tout reprend sa place...

Une voix. Stop ! Pause-cigarette ! Dix minutes !

Une vive lumière illumine la pièce : on est sur une scène. L'homme fait une chiquenaude sur le nez de la femme, il se lève, voit monter sur la scène un autre homme, s'en va.

Éon. Bonjour...

La femme. Salut, en voilà une surprise !

Éon. Je voudrais te parler...

La femme. Allons-y...

Éon. Ici ?

La femme. Je n'ai que dix minutes maintenant, mais tu peux rester, tu verras le filage. Après, je suis libre, on pourra parler...

Éon. Non, j'en ai eu assez d'une scène... Qu'est-ce que c'est ?

La femme. (*Elle allume une cigarette*) Quoi ?

Éon. Ce que vous montez ?

La femme. Ah... Une pièce très spéciale... L'auteur est un type marrant, un jeune auteur très à la mode... pas Harold Pinter évidemment...

Éon. Pourquoi ?

La femme. Comment pourquoi ?

Éon. Pourquoi monter ça ? Ce n'est pas la vérité...

La femme. Qu'est-ce qui n'est pas la vérité, et d'abord, tu as déjà vu qu'on montre la vérité au théâtre ?

Éon. Non... Aujourd'hui c'est déjà difficile de digérer tout ce qui se passe...

La femme. Exact. Alors on fait ce qu'on peut pour aider...

Éon. Aider qui ? Comment ? Avec ça ? Il faut rappeler aux gens qu'il existe des valeurs, la vie doit bien avoir une raison, non ? Pour qu'elle continue ? Mais ton héroïne, sa vie, c'est tout faux... Chercher du pain... cette histoire d'arrestation... dans l'avion... Encore heureux que dans la scène, on ne te mette pas nue...

La femme. Non, dans une autre.

Éon. Quoi ?

La femme. C'est dans une autre que je me mets nue...

Éon. Eh bien, parfait, si ça te plaît comme ça...

La femme. Écoute, moi je suis comédienne, au fond je m'en fiche, je dois savoir tout faire...

Éon. Tout le monde doit... doit faire usage de... de sa raison... et toi, tu es comme une bête... tout savoir faire, c'est impossible, et c'est inutile : tu es un être humain, tu dois filtrer, filtrer à travers toi ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et vous, vous montrez tout en vrac, vous nous enfoncez la tête dans ce caca que nous avons produit nous-mêmes, dans ce monde qui est en train de plonger dans le néant, que nous anéantissons nous-mêmes, et vous, vous en

rajoutez, vous appuyez sur le champignon, vous accélérez pour nous envoyer droit dans le gouffre, alors que c'est sur le frein que vous devriez appuyer, vous devriez nous arrêter, ralentir, compter les secondes, les minutes, montrer ce que nous avons produit de bien et nous indiquer comment le conserver, et vous, avec vos merdes contemporaines, vous nous réduisez en poussière, le dernier espoir, en poussière, avec votre putain de théâtre ! Même Shakespeare, vous êtes incapables de le monter convenablement, et le théâtre nouveau, vous l'avez déjà complètement salopé avec vos mises en scène de merde...

La femme. Qu'est-ce que t'es venu fiche ici, tu veux quoi, me donner des leçons, j'ai eu ma dose quand on vivait ensemble !

Éon. Je pensais que tu avais changé... Eh non, tu es toujours la même... Arrête de fumer ! (*Il lui donne une baffe*). Tu venais d'avoir ton fils, tu fumais, tu restais saoule affalée au buffet du théâtre, jambes écartées, avec tous ces jeunes à te tourner autour, des acteurs, tu aurais dû leur montrer l'exemple, et moi, je devais aller t'extirper de ce buffet à chaque spectacle comme la dernière des traînées... Arrête, je te dis ! (*Il la frappe à nouveau au visage, le partenaire de la femme revient*).

Le partenaire. Eh, vous, qu'est-ce que vous faites ? !

Éon frappe le partenaire au visage, le fait tomber, lui donne des coups de pieds pour l'empêcher de se relever.

La femme. (*Elle crie*) Arrête, il doit jouer Laertes aujourd'hui, il doit pouvoir paraître en scène.

Éon se calme.

Éon. Il y a longtemps que je rêvais de faire ça... chaque fois que je voyais une pièce... je vous déteste tellement...

Il s'en va.

La femme. Pourquoi es-tu venu ?

Éon. Je suis venu dire adieu... nous partons... pour de bon...

La femme. Souhaite-lui un bon anniversaire !

Éon. À qui ?

La femme. À notre fils, un bon anniversaire !

Cinquième acte

Une pièce dans un appartement. Un divan. Une table couverte de longues feuilles vertes. La femme de l'acte 1 est assise sur le divan, le fils à côté d'elle. Tous deux mâchent des feuilles. On entend de la musique orientale. Le fils se coule vers la femme, commence à lui déboutonner lentement son corsage, il dénoue le foulard qu'il porte au cou et le lui attache sur la tête, puis il se lève et entame lentement une danse arabe. Sous son corsage, la femme apparaît en soutien gorge doré voyant. Elle se lève et danse avec le fils. La musique joue plus fort, la femme fait la danse du ventre, le fils joue son esclave. Des policiers masqués font irruption dans la pièce, ils crient quelque chose que personne ne comprend, l'un d'eux s'approche du lecteur de CD et l'éteint.

Le brigadier. Excusez-moi, vous n'entendez vraiment rien ?

La femme. Oh ! Qu'est-ce qui se passe ?

Le brigadier. Votre musique, là... elle joue fort, on nous a appelé pour vérifier... ce sont vos voisins qui s'interrogent... le son est trop fort !

La femme. Mais où est le problème, c'est l'anniversaire de mon fils, nous ne pouvons pas écouter de la musique ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le brigadier. C'est la musique qui... dérange ! Les voisins sont inquiets !

La femme. Elle dérange qui ? De quel droit appeler la police, s'inquiéter pour moi ? ! Je ne comprends pas, moi je n'appelle pas,

et pourtant des choses qui m'inquiètent, figurez-vous, ce n'est pas ce qui manque !

Le brigadier. Vous avez tort de ne pas appeler... Je peux voir vos papiers ?

La femme et le fils montrent leurs papiers au brigadier.

Le brigadier. Qui habite cet appartement ?

La femme. Mon fils et moi, et aussi mon mari, mais il n'est pas là pour le moment !

Le brigadier vérifie les papiers. Le fils se met à croupetons.

Le brigadier. Relève-toi, et ne recommence pas !

Le fils. Recommencer quoi ?

Le brigadier. Comment quoi ?... Tu sais qui se tient comme ça, accroupi ? Les montagnards, dans les villages... ils nous ont envahis, ils nous imposent leurs lois, leurs habitudes... Assieds-toi sur le divan, comme un véritable Européen, en voilà des manières... Qui, tu dis ?... Je ne sais pas, moi... (*Le brigadier rend les papiers à la femme*). Tout est en règle, vous pouvez les reprendre...

Les policiers ôtent leurs masques.

Le brigadier. C'est ton anniversaire ?

Le fils. Oui !

Le brigadier. Félicitations !

Ils se préparent à partir. Le brigadier s'arrête à côté de la table.

Le brigadier. Qu'est-ce que c'est ?

La femme. C'est... des herbes... de la salade iranienne !

Les policiers mettent leurs masques.

Le brigadier. C'est quoi cette salade ?

Le fils. Elle n'est pas iranienne... elle vient de...

Le brigadier. D'où ça ?... (*Une pause, personne ne veut répondre*)

Bien ! Qu'est ce que c'est que ces feuilles, je vous le demande, qui les a apportées et d'où ?

Il s'approche des feuilles, les goûte, recommence. Les autres policiers vont eux aussi vers la table et se mettent à mâcher.

Le fils. Ce sont des feuilles de coca... elles viennent de Bolivie...

Le brigadier. Ah oui ? C'est bon, en effet, tout à fait de la salade ! Vous avez de la mayonnaise ?

La femme. Oui... une petite seconde... (*Elle va chercher la mayonnaise*).

Le brigadier. Vous avez combien de différence ?

Le fils. Avec qui ?

Le brigadier. Toi et ta mère...

Le fils. Cinq ans... ce n'est pas ma vraie mère...

Le brigadier. A-a-ah ! Bravo, petit ! Papa pas là, c'est ton anniversaire... maman pas la vraie, maman de ton âge, – bravo, bravo ! Pourquoi tu te crispes comme ça, mon joli ? La Bolivie, c'est pas l'Iran, take it easy... Alors, dis-nous les, ces problèmes !

Le fils. Quels problèmes ?

Le brigadier. Les tiens, au Lycée ! Ou bien l'école est finie ?

Le fils. Presque... Je suis en terminale...

La mère revient avec un bocal de mayonnaise.

La femme. Tenez... la mayonnaise.

Le brigadier. Voyons... (*Il prend la mayonnaise, y trempe la salade et mange*). Je n'envie pas le sort de votre fils !

La femme. Je vous en prie, il est encore jeune, il ne savait pas, nous avons juste calculé que c'était plus avantageux de...

Le brigadier. Non, être jeune aujourd'hui, aucun avantage ! Surtout quand on est en terminale... qu'est-ce que la société contemporaine a à offrir à ce garçon ? Rien – de – rien... Alors élever, éduquer... construire une famille ! Pour quoi faire, éduquer, si de toutes façons tout le monde mourra ? Pourquoi la société paierait pour ça ? Personne ne peut dire vraiment pourquoi on se tuerait à les éduquer... Vous savez sous quel régime j'ai été élevé ? Un régime totalitaire ! Dans un pays d'Europe, d'Europe orientale... (*Les autres policiers, sans ôter leur masque, s'assoient à croupetons et mâchent des feuilles*). Alors là, oui, c'était de l'éducation ! On savait tous qu'on mourrait et qu'il n'y avait rien après, on nous l'avait dit à l'école, personne ne nous racontait d'histoires, c'est pas comme maintenant... Or, figurez-vous, ça donnait des résultats ! Personne ne devenait délinquant, et pourtant, c'est incroyable, on nous serinait que Dieu n'existe pas ! Et pas de délinquance ! Comment expliquer ça ? Je ne vous dirai pas le nom de mon pays... Il y a longtemps que je suis parti, dès que le régime totalitaire est tombé, je suis parti... Mais quelquefois je me rappelle... J'ai l'impression que là-bas, on nous apprenait à croire, croire vraiment ! Parce qu'on peut croire en ce qu'on ne voit pas, mais croire en ce qu'on voit, non ! On nous expliquait tout : ce qui existe, ce qui n'existe pas. Par exemple, la viande, on ne pouvait en acheter que pour les fêtes. Ça rendait le contrôle plus facile ! Chaque fois qu'il y avait une fête, tout le monde s'entassait dans un seul magasin, il y avait une

longue-longue queue pour acheter la viande... et on n'avait pas le droit d'avoir sa viande à soi, je veux dire, son animal à soi, un cochon, par exemple... on pouvait même te fusiller si on apprenait que tu élevais un cochon à la maison... Mais, bien sûr, tout le monde le faisait... on avait terriblement peur, mais on le faisait quand même... Le moment critique, c'était quand le cochon était devenu grand et qu'il fallait le saigner ! Tout le monde avait peur de se faire dénoncer par les voisins : il a un cochon ! C'est pourquoi il fallait le saigner en douceur, sans qu'il braille ! On aurait pu entendre et appeler la police... Vous savez les cochons comme ils braillent quand on les égorge ? Mais c'est vrai... d'où vous le sauriez ? ! *(Il se met à brailler, ses collègues en font autant, il prend la direction du chœur, puis les arrête d'un geste brusque de la main.)* Comment tuer le cochon ? C'était la question principale ! Mais même si on arrivait à obtenir sa viande, il fallait tout de même aller au magasin faire la queue... parce que sans ça, on aurait compris que tu as ta viande à toi, que tu élèves un cochon à la maison et que tu l'as... en douceur... Il fallait aller faire la queue... moi je sais que tout le monde avait sa propre viande... seulement ils avaient peur, alors... la queue... tout le monde... ensemble... De nos jours ici, ça recommence, cette mascarade, mais on ne peut plus partir... où est-ce qu'on irait ? Tous les pays sont au même endroit maintenant... *(Il se tape sur le cul)* c'est partout pareil...

La musique orientale reprend, les policiers et la femme dansent. Entre Éon, tenant un gorille par la main.

La femme. Ah ! Enfin !

Éon. Pourquoi la porte est-elle brisée ? Qu'est-ce qui se passe ? !

La femme. La police est là !

Éon. Ah... Qu'est-ce qui est arrivé ?

La femme. C'est l'anniversaire de ton fils ! Et ça, c'est quoi ?

La musique s'arrête, tous regardent le gorille.

Éon. C'est Arthur !

La femme. Arthur ? D'où il vient ?

Éon. Du zoo... je l'ai acheté... nous allons devoir vendre pas mal de choses... les animaux coûtent terriblement cher à l'achat... pour le moment je n'ai pu avoir qu'un gorille...

La femme. Un... gorille ?

Éon. Oui...

La femme. C'est un cadeau ?

Éon. Pour qui ?

La femme. Mais c'est l'anniversaire de ton fils !

Éon. N...non, c'est pour ma barque...

La femme. Quelle barque ?

Éon. Celle que j'ai gagnée chez « Lays », tu te rappelles...

La femme. Tu es sérieux ?

Éon. Oui !

Le brigadier. Vous avez gagné le tirage au sort ?

Éon. Ce n'était pas tout à fait un tirage... Vous êtes ?...

Le brigadier. Contrôle d'identité sur votre femme. Je suis de la police !

Éon. Et... tout est en règle ?

Le brigadier. Oui !

Éon. Alors pourquoi êtes-vous encore là ?

Le brigadier. C'est l'anniversaire de votre fils, nous avons fait amitié lui et moi, il m'a invité... tenez... un peu de salade... (*Il tend des feuilles à l'homme*). Arthur aussi devrait aimer... (*Il en donne à Arthur*)

La femme. Écoute, je trouve que tu... c'est allé un peu loin, non, qu'est-ce que tu nous as amené ? ! Qu'est-ce que c'est encore que ce gorille ? !

Éon. Un crocodile, c'était trop lourd...

Le brigadier. Physiquement ?

Éon. Non, financièrement... Je n'aurais jamais cru que les crocodiles étaient si chers... mais qu'y faire...

Le brigadier. Oui... que faire ?

Éon. Je vais bien être obligé d'en acheter un, sans crocodile, ce n'est pas possible... tant pis, je vendrai la voiture !

La femme. Tu as pensé à ton fils ? Avec quoi est-ce que je vais l'emmener à l'école ? !

Éon. Justement, j'y pense, à notre fils... et en fait... je pense à tout le monde. La pluie va se mettre à tomber, tout le monde périra ! Il faut que je rassemble sur cette barque des animaux, des gens, et nous serons sauvés ! Si ce n'était pas le cas, je n'aurais pas gagné !

Le fils. P'pa... c'est peut-être juste une coïncidence... tu te rends compte, tu crois vraiment que tout le monde va périr, et toi, sur ta barque, tu seras le seul sauvé ?

Éon. Toi aussi tu seras sauvé, je te prendrai avec moi... et maman aussi...

Le fils. Maman ?

Éon. Je veux dire... elle...

Le fils. Mais maman ?

Éon. Elle est tellement prise, avec son théâtre... j'aurais voulu qu'elle vienne... oui, vraiment... Je me sens si mal... je n'arrive pas à m'y retrouver, jamais je n'avais envisagé une situation pareille, où il faut que je sache ce que je veux... qui je veux emmener avec moi... Je me sens si mal... Tout ce qui me tenait à cœur, en réalité, ne vaut pas un clou... je suis convaincu, absolument convaincu, que tout ça ne vaut pas un clou, et peut-être bien que l'eau, en réalité, va tout noyer !

Le fils. Mais P'pa, aujourd'hui, c'est autre chose, quel déluge il peut y avoir ? Tout le monde survivra, ce n'est pas si facile de nous anéantir...

Le brigadier. Non, jeune homme, vous vous trompez... *(Il trempe les feuilles dans la mayonnaise et en donne à manger à Arthur).* Théoriquement, si l'eau commence à envahir, il y aura des typhons. Et tout autour, qu'est-ce qu'il y a ? Des centrales nucléaires, des bases militaires... Si tout ça est envoyé en l'air... la nature est incontrôlable... quelquefois il se passe de ces choses, cette année j'ai passé une journée coincé à Franckfort, dans cet aéroport de merde, avec des Chinois... il s'était mis à neiger, et plus rien... la cata ! C'est ça l'Allemagne : la journée de travail finie, tout le monde rentre chez soi, et personne ne s'inquiète de savoir si tu attends ton avion, tu n'as qu'à aller te déblayer la piste tout seul... Mais la nature, ce n'est rien ! ! Les gens sont tellement fous de nos

jours... pour produire un déluge, pas besoin qu'on les aide! Tenez, par exemple, aux « British Airways », il y a du personnel, des genres de beuzes, comme qui dirait ! Tantôt c'est la grève aux cuisines, tantôt c'est le pilote qui est paf... et qui est la victime ? Nous autres... les simples usagers... et surtout, impossible de rien leur expliquer, ils restent là entortillés dans leur parandja anglaise, en marmottant : « Merci pour votre coopération ». Mais me remercier moi, il n'y a pas de quoi, je suis un simple passager, je subis, moi ! Si, je crois à la fin du monde... mais il n'y aura pas de barque pour nous sauver !

Éon. Mais Noé, lui, il a sauvé sa vie !

Le brigadier. Oui, mais en son temps les « British » n'existaient pas !

La femme. Écoute, qu'est-ce que tu as à voir avec Noé ? Qui t'a mis ces sornettes dans la tête ? Les chips ? Il y a tous les jours des gens qui tirent des numéros gagnants, ils ne deviennent pas fous pour ça !

Le brigadier. Ah si, quelquefois... ça peut arriver... tenez, moi par exemple... Un jour, j'ai gagné une montre à un jeu Pepsi-Cola... j'étais si content qu'ensuite pendant longtemps je n'arrivais plus à être triste, je fabriquais exprès des situations pour changer d'humeur, me sentir triste, et je n'y arrivais pas... Je peux me figurer dans quel état doit être quelqu'un qui a gagné un yacht !

Deux hommes pénètrent dans la pièce, vêtus tous les deux du même imperméable.

Homme N°1. Pardon, c'était ouvert...

Homme N°2. Nous ne dérangeons pas ?

Éon. Ah, oui, la porte, nous avons des ennuis... écoutez, qu'est-ce que c'est que ces feuilles, j'ai l'esprit qui s'embrouille...

Le brigadier. Et moi, c'est le contraire, j'ai la tête claire, ce n'est pas croyable !

L'homme en imperméable N°1 ouvre son attaché-case, y prend un dossier dont il extrait une lettre.

Homme N°1. 17, rue Beloretchenskaïa, c'est ça ?

Éon. Oui...

Homme N°1. C'est vous qui avez écrit ceci ? *(Il lui tend le papier)*

Éon. Oui, c'est moi... vous venez de la part de « Lays » ?

Homme N°2. Oui, de la firme « Lays »... Vous devez avoir un numéro gagnant...

Éon. Je vous le donne tout de suite... *(Il prend le numéro gagnant dans sa poche)*. J'ai tout bien fait dans les règles, non ? J'ai écrit en indiquant le numéro du paquet de chips... Et je dois présenter le numéro aux représentants de la firme...

Homme N°2. C'est tout à fait ça...

Homme N°1. Le numéro s'il vous plaît !

Il tend la main.

Éon. Seulement en présence d'un notaire !

Il serre le numéro dans son poing.

Homme N°1. Nous ne pourrions pas vous parler en particulier ?

Éon. Nous pouvons passer dans l'autre pièce...

La femme. Je ne permettrai pas, vous devrez parler ici, en ma présence, je veux savoir ce que vous inventez pour rendre les gens fous avec vos jeux !

Homme N°2. Il n'y a ici que la proche famille ?

La femme. Mais oui, rien que des proches... Qu'est-ce que vous avez donc tant à nous dire ?

Le brigadier (*Il tend aux deux hommes une poignée de feuilles*). Je vous en prie !

Homme N° 1. (*À son collègue*) On peut ?

Homme N°2. Oui, je crois, oui...

Homme N°1. Voyez-vous, notre entreprise n'est pas au mieux de sa forme... Les ventes baissent...

Homme N°2. (*Il goûte les feuilles*) Bien sûr, nous élaborons des saveurs nouvelles... aux herbes par exemple...

Homme N°1. Mais ça n'empêche, même par comparaison avec l'année dernière...

Homme N°2. En fait, nous ne faisons plus aucun bénéfice... D'autant plus que, vous savez, ces produits bon marché en provenance d'Europe de l'Est...

Homme N°1. Ils utilisent quatre fois le même bain de friture...

Homme N°2. Sans parler des additifs...

Homme N°1. Et la qualité nutritionnelle de la patate elle-même !!

Homme N°2. N'insistons pas...

Homme N°1. Nous avons eu l'idée de ce jeu pour augmenter les ventes...

Homme N°2. Les spécialistes de marketing disaient que les chances de réussite étaient infimes, mais que nous n'avions rien à y perdre !

Homme N°1. Bien sûr, nous ne pouvions pas nous permettre de ne rien mettre dans le paquet, nous sommes soumis à des contrôles sévères...

Homme N°2. Mais puisque les choses en sont là...

Homme N°1. Nous voudrions vous montrer un petit calcul (*il tire une feuille de l'attaché-case*) Voilà, tout est listé, les frais que vous allez avoir...

Éon. Quels frais ? !

Homme N°2. Ceux du procès avec « Lays »... D'abord, vous voyez, il va vous falloir des avocats, et nous avons l'intention de faire appel, c'est-à-dire de faire durer le procès, et si vous considérez qu'un bon avocat vous fait payer des honoraires à partir du moment où vous poussez sa porte, vous devez vous attendre à perdre justement la somme que vaut le yacht que nous ne pouvons pas vous donner...

Éon, la femme, le fils, le brigadier. Comment ça ? Pourquoi ?

Homme N°1. Parce que nous ne l'avons pas...

Homme N°2. Et que nous n'avons pas de quoi l'acheter...

Homme N°1. Mais il y a une autre solution !

Homme N°2. Oui... Je possède un bon... canot à moteur... un engin de sport... nous l'avons acheté quand l'entreprise était... en très grande forme... nous avons même de quoi payer MC Hammer, pour le clip de pub de « Lays »...

Homme N°1. Vous voyez qui c'est, un rappeur... ?

Homme N°2. Tra-ta ta-ta, can't touch this !

Tra-ta ta-ta, can't touch this !...

Tra...

Homme N°1. Bref, pour conclure ! (*Il interrompt son collègue*)

Nous vous l'avons amené... il est là dehors... maintenant à vous de décider...

Le brigadier. Dites oui ! C'est mon conseil... Sans quoi vous allez tout perdre, et en plus vous allez vous énerver à courir les prétoires, si vous saviez le temps que j'ai perdu à attendre avec ce Pepsi-Cola ! Tout ça pour rien, alors que vous, vous avez encore de la chance, on vous propose quelque chose...

Éon. Mais enfin ! Vous ne vous rendez pas compte ! Ce dont j'ai besoin, moi, c'est d'un vrai...yacht, comme c'est indiqué sur le numéro ! J'en ai absolument besoin ! Vous êtes contre moi, mais non seulement ça, vous êtes contre Dieu !

Homme N°1. Pour nous, l'argument est irrecevable ! Surtout avec des chips saveur crabe...

Homme N°2. C'est un excellent canot, il y a de la place pour vous et toute votre famille, le moteur est comme neuf, je l'ai changé tout récemment, vous ne savez pas la vitesse qu'il peut atteindre !

Homme N°1. Surtout, n'écrivez pas de saletés dans les journaux...

Homme N°2. Tenez, les clés, ne refusez pas...

Homme N°1. Bien sûr, nous ne tenons pas à voir notre réputation ternie ! Mais en même temps, ça ne changera pas grand-chose à nos affaires... de sorte que...

Éon. Mais comment est-ce que, dans votre canot, je vais pouvoir mettre tous les animaux, la nourriture ! Nous devons tenir longtemps, vous savez ! Jusqu'à ce que les eaux baissent ! Vraiment, vous savez, vous mettez en péril toute l'humanité ! Firma de malheur !

Homme N°1. Oui, nous sommes une firma bien malheureuse... mais qu'y faire... Ce n'est pas nous les fautifs... Il y a tellement de nouveaux pays maintenant ! Et tous ils cherchent à refourguer leurs chips à la Communauté Européenne... il n'y a pas assez de mâchoires en ce monde pour tant de chips !

Éon. Et le déluge une fois arrivé, qui est-ce que je pourrai sauver ?

Homme N°2. Quel déluge ?

Éon. Le déluge universel...

Homme N°1. Quoi ? Quand ça ?

La femme. Écoutez ! C'est un employé de chez vous qui a baratiné mon mari pour qu'il achète les chips ! Comme quoi il allait gagner un yacht, et que sur ce yacht il serait sauvé, parce qu'il est un nouveau Noé ! Voilà le tour que vous ont joué vos annonceurs ! Il faut réfléchir à ce qu'on dit à ses collaborateurs !

Homme N°1. Mais jamais il n'a été question de ça ! N'est-ce pas ?

Homme N°2. Mais non... jamais de la vie... Noé... et d'abord nos chips sont très appréciées par les musulmans, est-ce que vous croyez vraiment que nous aurions fait une campagne de pub axée sur ce genre de motifs... Et comment se fait-il... Comment avez-vous pu croire... ?

Homme N°1. Et même si vous, vous y avez cru, personne ne vous croira.

Arthur. Noé non plus, personne ne le croyait ! C'est si naturel. Mais en ce temps-là personne ne croyait que le monde auquel tout le monde était habitué pouvait être détruit. Alors qu'aujourd'hui tout le monde sait que cela peut se produire à chaque instant, et on y est tellement habitué, que personne ne peut croire qu'une barque suffirait à nous sauver ! Oui, un déluge se produira, et bien d'autres choses encore, une explosion de la terre, par exemple. Pourrons-nous survivre grâce à ce canot de la firme « Lays » ? Mais au fond, réfléchissons, peut-être avons-nous un autre canot de sauvetage à notre disposition ? Le corps est fait à 70% d'eau. Cette eau circule tous les jours de haut en bas, de bas en haut, engendrant en toi des sentiments et des pensées nouvelles. Il arrive que les sentiments te noient à l'intérieur comme une grande vague : la colère explose dans le corps et te dévore avec un bel appétit. Je pense qu'il n'y a pas lieu de rassembler les animaux, parce que tous ils existent déjà à l'intérieur de toi. Ta fureur vit en toi comme un animal et tu la nourris de ton énergie. Chaque jour le déluge a lieu en toi, chaque jour tu es Noé, tu dois être ton propre sauveteur ! Et où est-il, ce canot capable de te sauver ?

L'homme N°2 lève deux doigts en l'air.

Homme N°2. Dehors...

Arthur se lève et parle à la cantonade.

Arthur. Tu peux tout perdre, confort, possessions, santé, liberté, vie. Tout cela, tu le perdras tôt ou tard. Mais le critère de toute

vérité, c'est ton âme, qui se cache au plus profond de toi, et que personne ne peut toucher ni détruire. Même ton déluge universel à toi. L'âme... la voilà, ton Arche de Noé !

Il prend le carton des mains de l'homme et la remet aux employés de « Lays ».

Sixième acte

Une cour d'immeuble. Le canot. L'homme y entasse des affaires. À côté est assis Arthur le gorille. Arrive le fonctionnaire. Il pousse un chariot d'aéroport chargé de valises. Autour de son cou est enroulé, comme une écharpe, le boa.

Le fonctionnaire. Ouf, j'arrive à temps !

Éon. Qui êtes vous ? Ah.... Bonjour !

Le fonctionnaire. Bonjour ! Vous partez, on dirait ?

Éon. Oui... les congés... les vacances scolaires... Ma femme ne travaille pas... Nous n'avons jamais pris de vacances tous ensemble... Voilà, on va essayer...

Le fonctionnaire. De quels congés parlez-vous ? Pourtant vous... Et moi aussi, je croyais... Je suis là, je n'ai pas oublié votre adresse, vous étiez venu me demander un permis pour un achat d'animaux, j'ai tout signé, et j'espérais que par amitié, en souvenir, vous me prendriez avec vous... Ce canot, il faut le dire, n'est pas... C'est ça ce premier prix ? Pas fameux...

Éon. Vous n'êtes pas fou ?

Le fonctionnaire. Et vous ?... J'espérais que vous me...

Éon. Écoutez... je... j'étais un peu... sous le choc à ce moment-là. En fait, j'ai juste tiré un numéro gagnant, et maintenant je vais faire une ballade en canot... sur la rivière... Je vais accrocher le canot à la voiture, et, une fois arrivé, je le décroche, je le mets à l'eau et nous allons juste faire un tour, ma famille et moi !

Le fonctionnaire. Ah ah ! Juste un tour ! Vous serez sur le canot, et les autres alors ? Je sais tout, j'ai pris mes renseignements : dès que vous serez à bord, ce sera le début de... la pluie et tout ce qui s'ensuit, moi je sais, j'ai tout relu ! Vous me prendrez avec vous, dites ?

Il descend les valises du chariot et les lance à l'homme dans le canot.

Éon. Calmez-vous !

Arrivent la femme et le fils d'Éon.

Femme d'Éon. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Éon. C'est ce fou-là, il prétend que je suis Noé et il veut partir avec nous !

Femme d'Éon. Calmez-vous, s'il vous plaît, et arrêtez de lancer vos valises comme ça !

Elle se jette sur l'homme, lui arrache une valise qu'il s'appête à lancer dans le canot.

Qu'est-ce que vous avez fourré là-dedans ? Elles pèsent des tonnes !

Le fonctionnaire. Ce sont les pierres !

Femme d'Éon. Quelles pierres ? !

Le fonctionnaire. Pour jouer au curling ! Je me suis longuement demandé ce qui, pour moi, dans ce monde, était le plus important, ce que je voudrais retrouver là-bas, dans le monde nouveau... Eh bien, c'est David (*il ôte le boa de son cou, la femme pousse un cri et s'écarte du bureaucrate*)... et le curling... j'ai ici les pierres pour y jouer... pour ne pas avoir à réinventer le curling, j'ai pris...

Le fils (*Il tient dans ses bras un énorme paquet qu'il montre à Éon*). Papa, on prend l'herbe ?

Femme d'Éon, Éon. Non !

Femme d'Éon. Non, pas question... tu te souviens comme on a tous été malades...

Le fils. Oui, mais Papa a guéri...

Éon. J'ai guéri, oui, mais on ne recommence pas... Un jour, on guérit, et au deuxième coup, la maladie repart...

Le fils (*Il tend le paquet au bureaucrate*). Tenez, attrapez !

Le fonctionnaire. Qu'est-ce que c'est ?

Le fils. Vous mâchez, le bon sens revient !

Le fonctionnaire. Non, merci, je n'en veux pas.

Arrive l'ex-femme d'Éon.

Femme d'Éon. Oh ! Une nouvelle arrivante !

Ex-Femme d'Éon. Bonjour... (*À son fils*) Coucou, mon biquet ! Tiens, pour ton anniversaire... (*Elle lui donne un buste de Shakespeare*).

Le fils. Merci, Maman !

Femme d'Éon. Va chercher les sacs !

Le fils. Oui, maman ! (*Il sort*)

Ex-Femme d'Éon. C'est donc la vérité ?

Éon. Quoi ?

Ex-Femme d'Éon. Que vous partez ?

Femme d'Éon. Comment, elle aussi est au courant ?

Éon. Arrête...

Femme d'Éon. Quand donc qu'elle a appris, celle-là... Tu voulais être sauvée, hein... ? ! Mais de toutes façons on ne t'aurait pas prise ! Et en plus elle a trouvé un prétexte ! Qu'est-ce que c'est que tu lui as donné ?

Éon. Arrête !

Ex-Femme d'Éon. Quoi ?

Femme d'Éon. Qu'est-ce que tu lui as donné, à ton fils ? !

Ex-Femme d'Éon. Un Shakespeare ! C'est une récompense pour un spectacle, pour qu'il soit fier de sa maman !

Femme d'Éon. Être fier ! ? De quoi ? Tu n'as pas trouvé le temps d'acheter un vrai cadeau à ton fils ? !

Les deux femmes s'empoignent.

Ex-Femme d'Éon. C'est un merveilleux cadeau !

Femme d'Éon. Ça oui ! Merveilleux !

Ex-Femme d'Éon. Tu aurais pu l'emmener au théâtre ne serait-ce qu'une fois !

Femme d'Éon. Pour y retrouver quoi ? !

Éon. Arrêtez !

Arrive le brigadier.

Le brigadier. Oh ! Ça par exemple ! Qu'est-ce qui se passe ici ? Pas assez de places ? Ne vous battez pas, vous partirez toutes les deux, nous allons avoir besoin de femmes ! Attrape ! (*Il lance un énorme paquet à Éon, qui le manque. Le paquet tombe par terre.*)

Éon. Qu'est-ce que c'est ?

Le brigadier. De la viande... qui sait combien va durer le voyage...

Éon. Écoutez !

Arrivent les hommes de chez « Lays » avec de gros paquets de « Lays ».

Homme N°1. Ah, ils sont encore là ! Dépêchons-nous !

Il invite son collègue à s'installer dans le canot, mais Éon les arrête.

Homme N°1. Laissez-nous monter !

Homme N°2. Au nom de la firme dont les chips vous ont apporté la foi et le salut, nous vous prions de nous prendre avec vous, d'autant plus que, dans l'avenir, des gens qui savent gérer et administrer...

Ils se mettent tous à jeter leurs affaires dans le canot, de sorte qu'il ne reste plus de place pour les gens. Le fils d'Éon sort de l'immeuble.

Le brigadier. ... qui savent surveiller et punir !

Ex-femme d'Éon. ... créer...

Le fonctionnaire. Organiser et contrôler !

Éon. Mais vous avez perdu la tête ! Personne ne me croyait ! Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez de moi ? !

Le fonctionnaire. Un nouvel arbre de vie va naître de ton canot, et nous voulons que ses branches, ce soit nous !

Éon. Rien ne va naître de ce canot ! Est-ce que vous ne le comprenez pas ? ! Voyons, reprenez-vous, vous êtes tous des gens normaux... Si tout recommence avec vous, comme vous comprenez, tout redeviendra comme avant : l'état, l'argent, la patrie, les contrôles de passeports, le théâtre... Le même bordel ! Et

je n'ai rien...ni personne...à prendre avec moi... (*Il veut sauter dans le canot*).

Tous. Stop !

Ils s'emparent d'Éon.

Le fonctionnaire. Personne ne monte dans le canot ! La pluie commencerait, et on ne pourrait pas arrêter...

Éon. Vraiment ?...

Ils hochent tous la tête.

Homme N°2. Si on ne monte pas dans le canot, rien n'arrivera... vous avez compris ? Vous ne monterez pas ?

Homme N°1. Nous vous réserverons un autre cadeau de la part de « Lays », des chips à vie... ça vous tente ? Quelle saveur ?

Ex-Femme d'Éon. Tu as détruit toute ma vie ! Tu m'as pris mon fils ! S'il te plaît, aie pitié de nous ! Éloigne-toi du canot !

Éon. Lâchez-moi ! (*Il se débat*). Oh, si cela pouvait arriver... je voudrais tellement tous vous voir... disparaître, tous... périr... qu'il ne reste rien de vous, pas un souvenir, pas un cercle sur l'eau, que vous alliez tous au fond !

Femme d'Éon. Bon, eh bien maintenant, tu vas m'écouter, mon grand ! Personne ne part ! Allez, écarte-toi de ce canot ! (*Elle pousse Éon*). Tu vas me faire le plaisir d'oublier ce canot... Tu te souviens de ce qu'a dit Arthur, que nous avons chacun notre canot, que nous n'avons à aller nulle part pour trouver le salut, qu'il est en nous...

Éon. Mais Arthur ne peut pas parler, c'est un gorille !

Femme d'Éon. C'est ton fils que tu devrais remercier, il nous a fait mâcher ces feuilles... Après, toute la nuit je me suis demandé comment faire pour saigner le cochon...

Éon. Quel cochon ?

Silence général. La femme détourne les yeux d'Éon.

Éon. Quel cochon ?

Silence général. Le brigadier se met à pleurer, tout le monde se tourne vers lui.

Le brigadier. C'est Mamie... Mamie et Papi... Maman avait fait une énorme queue pour avoir de la viande... à Noël, et le matin, elle a dit : j'ai préparé la viande, j'ai fait des choux farcis... j'ai mis sur le feu la casserole avec les choux... et elle a dit à Mamie et Papi : surtout n'oubliez pas d'éteindre le gaz ! Et elle a filé au travail... Et eux, ils se sont mis à jouer... une partie de cartes, une autre... et ils ont oublié... tout a brûlé... plus que des charbons noirs dans la casserole... tout cramé... et Maman qui voulait que je goûte de la viande pour la première fois... à Noël... une fois dans l'année... Elle a hurlé, qu'est-ce qu'ils ont pris... ils pleuraient tous les deux... (*Le fils d'Éon dégage le pistolet du brigadier de son étui*) Les vieux sont là, ils pleurent...Maman crie, et moi je les regarde et je pense : je n'ai pas goûté la viande, et alors... quand on ne sait pas ce que c'est, ça vous est bien égal de ne pas avoir essayé... Allons, restons, nous ne savons pas ce qui nous attend là-bas... Et ici, nous sommes plutôt bien, non ? Allons, restons...

Éon. Eh bien restez...

Éon fait un pas vers le canot, on entend une détonation. Le fils d'Éon jette le pistolet par terre, prend un livre dans sa poche, s'assied et commence à lire.

Fils d'Éon. « Vous savez comment les Égyptiens enterraient leurs morts ? »

Femme d'Éon. Non !

Fils d'Éon. « Eh bien vous devriez. C'est très intéressant. Ils leur enveloppaient la figure dans ces étoffes traitées avec des produits chimiques secrets. Comme ça ils pouvaient rester enfermés dans leurs tombes des milliers d'années, et leur visage pourrissait pas ni rien. Personne sait comment le faire. Même pas la science moderne. »¹ (*Il laisse son livre et regarde les témoins du crime abasourdis*) C'est fini, vous pouvez vous tranquilliser... personne ne sera noyé... tout le monde est sauf... je répondrai de tout... (*Il reprend sa lecture*) « Je serais très flegmatique, je la calmerais, et puis j'irais à l'autre bout de la salle de séjour, je sortirais une cigarette de la boîte et l'allumerais. Froidement. Je suggérerais qu'on me rende visite mais j'insisterais pas ni rien... »²

Le brigadier s'approche du fils d'Éon, lui prend le livre et lui passe les menottes.

Fils d'Éon. Un bon livre... Papa l'a acheté avec les chips...

Le brigadier. Allons...

Femme d'Éon. Non !

¹ J. D. Salinger, *L'Attrape-cœurs*, traduit de l'américain par Annie Saumont, Robert Laffont, 1986, p. 242.

² Ibidem, p. 244.

Fils d'Éon. C'est ma dernière année au Lycée... nous allons faire une fête... nous avons déjà l'argent... ma copine sera là... et tout ça pour rien ?... j'ai tellement d'amis... en fait, j'ai beaucoup de choses... je ne veux pas les perdre... pas maintenant... quand je ne serai plus là, vous pourrez décider de tout recommencer, avec qui vous voudrez... pas de souci ! Vous n'y pouvez rien... ce n'était pas la peine d'essayer de le convaincre... il ne vous aurait pas écouté de toutes façons... déjà moi je l'avais supplié de nous laisser, Maman et moi... et le résultat ! ? Personne ne tient jamais compte de moi... maintenant, vous allez être bien forcés...

Ex-Femme d'Éon. La pièce est mauvaise ! (*Elle se précipite vers Éon*) Allez, lève-toi ! Debout... arrêtez cette plaisanterie ! Revenez à vous ! Retournons dans la vie ! Quoi ? ! Où l'emmenez-vous ? !

Le brigadier. Je vous appelle tous à témoigner... tous nous sommes témoins... – allez, vous êtes priés de me suivre !

Ils sortent tous, la cour reste vide. Arthur monte dans le canot et il commence à pleuvoir.

FIN